

REQUIEM FOR A DREAM

Version restaurée 4K – 25^e anniversaire / 2000 – Etats-Unis – 1h42

Réalisation

Darren Aronofsky

Scénario

Darren Aronofsky, Hubert Selby Jr.
d'après son roman *Retour à Brooklyn*

Photographie

Matthew Libatique

Musique

Clint Mansell avec le quatuor à cordes
Kronos Quartet

Montage

Jay Rabinowitz

Décors

James Chinlund

Costumes

Laura Jean Shannon

Producteurs

Eric Watson, Palmer West

Sociétés de production

Protozoa Pictures, Sibling Productions

Avec :

Sara Goldfarb : Ellen Burstyn
Harry Goldfarb : Jared Leto
Marianne Silver : Jennifer Connelly
Tyrone C. Love : Marlon Wayans
Tappy Tibbons : Chris McDonald
Ada : Louise Lasser



SYNOPSIS

Sara Goldfarb vit seule à Coney Island. Mère juive, veuve et fantasque, elle vit dans l'espoir obsessionnel d'être un jour invitée sur le plateau de son émission de télévision préférée. C'est dans cette perspective qu'elle suit un régime draconien, afin d'entrer dans la robe qu'elle portera, lorsque le grand soir sera venu.

Son fils Harry est en proie à une dépendance à la drogue. Avec sa petite amie Marianne et son copain Tyrone, ils noient leur quotidien dans des paradis artificiels. En quête d'une vie meilleure, le quatuor est entraîné dans une spirale infernale qui les enfonce, toujours un peu plus, dans l'angoisse et l'autodestruction...



Conception graphique du dépliant : Morgane Fiodrops / Conception de l'affiche : Koomez.
Ne pas jeter sur la voie publique.

Les Acacias



ELLEN BURSTYN
JARED LETO JENNIFER CONNELLY
MARLON WAYANS

REQUIEM FOR A DREAM

DIRECTOR'S CUT

UN FILM DE DARREN ARONOFSKY

CINEMATHEQUE

SHI

Les Acacias

CC

BUBBEL

LIONSGATE

PROPOS DE DARREN ARONOFSKY

ADAPTER RETOUR À BOOKLYN DE HUBERT SELBY JR.

Requiem for a dream est un film très provoquant. Je l'ai voulu sans concession, pour choquer le public et le sortir de sa torpeur. Le livre d'Hubert Selby Jr. entreprenait déjà cette démarche. Si j'ai voulu l'adapter, c'est qu'il me permettait de plonger dans une histoire de dégradation mentale comme je n'en avais jamais vu au cinéma. Il examine avec honnêteté comment l'addiction détruit notre humanité, ne comble que notre désenchantement. Selby n'analyse pas la douleur, il en fait un récit méticuleux et poignant. Ses mots appuient là où ça fait mal. Cependant, dans les endroits les plus sinistres, les circonstances les plus dures, on peut aussi croiser l'amour.

J'ai découvert son œuvre, jeune étudiant, à la bibliothèque d'Harvard, en tombant sur un exemplaire usagé de *Last exit to Brooklyn*. Ce fut un choc. Etant moi-même de ce quartier, tout ce qui y touche me fascine. Je l'ai rencontré plus tard, lorsque je suis parti à Los Angeles pour étudier le cinéma. Je lisais beaucoup de nouvelles, car nous devions réaliser des courts-métrages. L'un d'entre eux était une adaptation de *Fortune Cookie*, tirée de *Chanson de la neige silencieuse* de Selby. Je l'ai donc contacté. Il se trouve que c'est un homme très accessible, sage, généreux, plein d'affection. Nous sommes réellement devenus amis.

Ses romans me fascinent parce qu'ils traitent de thèmes pas forcément perceptibles à la première lecture. Il faut toujours aller chercher le sens, au-delà des mots, au-delà de la simple histoire qu'ils racontent. Il place ses héros face à leurs malaises intérieurs et à la cruauté du monde. Selby a aussi une écriture très musicale. Cela a été une chance de pouvoir écrire le scénario avec lui. *Requiem* n'étant pas un film dans la norme hollywoodienne, personne n'a voulu nous aider.

Le nom de Selby faisait peur. Les artistes le respectaient, mais pas les investisseurs qui trouvaient ses livres trop sombres. Nous avons à nouveau réuni le budget de manière indépendante. Il joue également un petit rôle à la fin du film, celui d'un gardien de prison.

J'avais plusieurs projets en cours mais je voulais commencer par celui-ci. Ce fut un défi d'adapter ce roman de trois cents pages en un scénario de quatre-vingt-dix pages. Vous devez d'abord définir l'essence même de l'histoire, puis en cerner sa particularité. C'est un travail proche du montage qui est ma partie préférée dans le processus de création. Lorsque j'ai contacté Hubert pour lui soumettre le projet, il m'a dit qu'il avait lui-même écrit un scénario de son livre, il y a quinze ans, et qu'il l'avait envoyé à un producteur qui l'avait égaré. J'ai donc commencé à écrire. Arrivé aux deux tiers,

Selby m'a envoyé une version qu'il venait juste de retrouver : un traitement de dix-neuf pages.

Nous nous sommes rendu compte que nous étions en parfaite osmose, car nous avons choisi d'enlever les mêmes passages. Je me suis senti sur la bonne voie. J'ai incorporé ses apports et terminé le scénario. Nous avons dû modifier quelques détails qui ne collaient pas. La scène près du supermarché, par exemple, était initialement une importante séquence en extérieur sous la neige, mais notre budget ne nous permettait pas ce genre d'extravagance. Parfois, je l'appelais pour lui demander d'ajouter des dialogues dans certaines scènes lorsque j'avais besoin d'une liaison. Alors, il les écrivait sur un coin de table et me les faxait. Nous avons respecté les émotions et l'évolution émotionnelle des personnages. Il a découvert le film lors de la première à



Cannes. Il a pleuré et dit à Ellen qu'il était content d'être encore vivant pour voir le film.

MISE EN SCÈNE

Requiem me permettait de peaufiner la grammaire cinématographique que j'avais explorée dans *Pi*, en conservant les codes du film à suspense, mais avec un récit différent. Je pouvais envisager une réalisation purement subjective, mais avec cette fois quatre personnages principaux. Cette complexité m'a enthousiasmé. Nous avons utilisé une caméra Snorricam, attachée à l'acteur, un sommet du cinéma subjectif. J'ai tenté de faire en sorte que chacun des personnages principaux ait un moment avec la Snorricam.

Avec les séquences flash d'ingestion de drogue, je voulais montrer, aussi brièvement que possible, comment est une personne avant et après avoir consommé. De plus, la



nature répétitive du montage cut permet d'illustrer la nature obsessionnelle de la dépendance. Nous avons enfin pu réaliser professionnellement un grand nombre d'effets avec lesquels nous avons expérimenté de manière très amateur dans *Pi* et dans nos films d'étudiants (par exemple, un *split screen* ou un *time lapse*).

Dans *Requiem for a dream*, l'amour est une lumière dans les ténèbres. Ellen Burstyn m'a beaucoup appris sur deux grandes divinités de la religion hindouiste, Shanti, qui symbolise la création et Kali, la destruction. Elles cohabitent exactement comme un couple. C'est le Yin et le Yang, Dieu et le Diable. C'est pour cela, qu'à travers la tragédie qui sous-tend le film, je montre aussi la vie, et jusqu'où nous sommes capables d'aller pour échapper à notre

quotidien. L'obsession est un sujet passionnant et sa frontière avec la folie est étroite. Je voulais que le film puisse être vécu comme une expérience, bonne ou mauvaise.

Le compositeur Clint Mansell a débuté son travail plus d'un an avant le tournage. Nous avons passé un temps considérable à étudier les requiems. Tout le scénario se structure autour de cette musique. C'est aussi ce style qui nous a permis de restituer l'essence du roman, ses visions hallucinatoires et son humour.

ELLEN BURSTYN

Ellen Burstyn a longuement réfléchi avant d'accepter le rôle. Mais dès qu'elle a donné son accord, elle s'est investie totalement. Son travail pendant le tournage était si intense qu'elle était presque en état de choc. Chaque fois qu'elle doutait d'une scène ou d'un dialogue, elle avait raison. Ellen a été une professionnelle incroyable, une source d'inspiration.

En plus d'avoir une caméra attachée à elle pour certaines séquences, elle passait quatre heures chaque matin à s'équiper. Elle a porté quatre prothèses de cou (du gras à l'émacié), deux combinaisons (une de 20 kilos et une de 10 kilos) et neuf perruques. C'était un cauchemar technique qu'elle a complètement accepté. Et puis il y a sa performance. Je me souviens qu'un jour, Matthew Libatique avait du mal à la cadrer

parce que ses larmes embuaient l'ocilleton de la caméra.

Pour une comédienne de son expérience, c'était un acte de grand courage. Je lui suis reconnaissant d'avoir si magistralement servi le personnage de Sara Goldfarb, à la fois adorable, triste et pleine d'autodérision. Les conditions financières étaient strictes. Je voulais que tous les acteurs reçoivent le même salaire : le minimum syndical de cinquante mille dollars. Jared, Jennifer et Marlon sont aussi allés au bout d'eux-mêmes pour transmettre le message de Selby.

UN FILM SUR LA DÉPENDANCE

J'ai appris, sur ce film, qu'on pouvait faire avancer une histoire très efficacement en utilisant un montage rapide et saccadé. C'est d'autant plus crucial ici qu'un des grands enjeux du film était de réussir les scènes où les personnages sont défoncés.



Il y a eu tellement de films sur la drogue que j'avais peur de ressasser les mêmes images. Je n'étais pas intéressé par le côté sexy de la drogue. Je voulais montrer, le plus vite possible, l'avant et l'après et ce montage très speed permet de passer très vite de la prise de drogue à ses effets.

Bizarrement, le film a plu aux gens qui apprécient la défonce, ainsi qu'à ceux qui la dénoncent. Pour moi, il n'y avait pas d'ambiguïté. Pour Selby non plus d'ailleurs. Le film montre l'excitation qui est liée à la drogue mais il montre aussi où elle mène. Les personnages souffrent, leur descente est rude. Pour moi, ça a toujours été clair et j'ai reçu des lettres d'enseignants me disant qu'ils montraient le film dans les écoles pour informer les ados. Cela dit, je n'ai pas voulu faire un réquisitoire contre la drogue, *Requiem* est un film sur la dépendance.